

Le Canard.

Montréal, 12 Novembre 1881

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à tout personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et à collecter le montant.

A. FILIATRAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Boîte 325.

A nos lecteurs.

Depuis que le *Canard* appartient aux propriétaires actuels, nos lecteurs ont dû remarquer qu'il a subi plusieurs améliorations. Ainsi, depuis le commencement de mai, nous avons publié chaque semaine une chanson inédite écrite expressément pour le *Canard*; depuis un mois nous donnons régulièrement six pages de matière à lire au lieu de quatre. Aujourd'hui nous publions notre chanson avec l'air noté. Ces améliorations, nous ne les avons pas promises à nos lecteurs. Nous ne sommes pas des gens à grandes promesses, nous sommes des hommes d'action. Pendant que d'autres étourdissaient le public de leurs promesses et de leurs réclames, nous, nous agissions sans rien dire. Fidèles à notre habitude, nous n'ennuierons pas nos lecteurs en nous vantant de ce que nous allons faire, mais le public peut être assuré que nous ne négligerons rien pour rendre notre journal intéressant.

Le Vrai Couloir.

L'espèce de nigaud qui tient la plume d'oie servant à tracer les inepties imprimées au coin de la rue, réitère la promesse que le *Vrai Couloir* va devenir le faux *Grogard*. Sur ses vieux jours le *Couloir* en question a même lancé quelques grognements assez pitoyables. Son rédacteur veut sans doute faire acroire au public que, de son vivant, St. Antoine n'eut pas dédaigné de le prendre pour compagnon. Bien qu'on s'accorde à dire qu'il est passablement timbré, le son de sa voix est loin d'être harmonieux et s'il n'a que celui-là à se mettre sous la dent ce n'est pas de sitôt qu'il sera bon à tuer. Rien d'étonnant s'il grogne pour en avoir d'autre. Il est probable cependant que ses grognements produiront plus de sons discordants qu'il ne lui rapporteront de son de blé.

Rien de désopilant comme ses saillies *rococottes*. Depuis trois ans et demi il tourne et retourne en tous sens les traits d'esprit suivants: « ton chien est mort, » « Les bottes à Thibault, » « Prendre un schnuffier, » « Payer la traite, » Il a une affection toute particu-

lière pour les mots *strolle, whiskey, flask, cruche*. Il mêle cela de telle façon que le lecteur se demande si la plus cruche des deux est bien celle qui se vide. Il a usé les bottes à Thibault, il s'est nourri de chiens morts, il a vécu de schnuffier, de whiskey et autres *légumes*, et maintenant que le public est tout à fait dégoûté de son charabias le *Couloir* commence à grogner.

Le faux *Grogard* ne peut manquer d'avoir un succès fou. Son rédacteur ticut à prouver qu'il n'est pas comme le commun des prosateurs. Voyez-vous chez lui *ça coule* de source, mais *ça coule* d'une façon intermittente.

Le pauvre diable s'est enfin aperçu qu'il est toqué. Depuis lors, comme tous les maniaques, il est poursuivi d'une idée fixe: Prouver qu'il a de l'esprit. Il faut avouer que la tâche est rude. Mais, malgré lui, le souvenir de son infirmité morale lui revient toujours à la mémoire. Cela le soie énormément. De là son expression de *Toque scie*, réponse victorieuse qu'il lance à la figure de ceux qu'il veut terrasser.

Ce mot, il me l'a volé. Seulement moi j'avais su l'employer à propos et je ne l'ai jamais cru assez drôle pour le répéter deux fois. Il a pris trois semaines à feuilleter la liasse du *Courrier* dans l'espoir de puiser de l'inspiration dans mes écrits. Il aurait dû savoir qu'ils étaient au-dessus de son intelligence obtuse. Allez donc après cela jeter des perles devant les... Non, je ne hicherai pas le mot. Je ne veux pas insulter ceux dont parle le proverbe par une comparaison qui les abaisserait au niveau du *Couloir*.

Mes écrits ne sauraient être appréciés à leur juste valeur par un homme qui n'intelligé pas par un vulgaire ergoteur qui n'a pas la *compréhension de comprendre*. Allons, illustre *Couloir*, vous avez passé trois semaines de votre temps précieux à feuilleter les dictionnaires pour voir si le mot *Toque Scie* était français. Cherchez maintenant si le verbe *intelligé* et le substantif *compréhension* ont été admis par l'Académie. Ensuite vous consulterez l'un de vos petits vendeurs de journaux pour savoir si l'on peut dire: avoir la *compréhension de comprendre*.

Il paraît que cela valait tout un cirque doublé d'une ménagerie avec singes à queue penante, que de voir la binette du *Couloir* lorsqu'il crut avoir découvert que le mot *Toque-Scie* était drôle. Campé dans la noble attitude qui lui est familière, les ortels tournés en dedans, talons en dehors, le corps penché en avant pour dissimuler la rotundité de sa bedaine, les jambes lui crochissantes encore plus que de coutume. Il se frappait la cuisse à tour de bras, riant aux larmes, puis s'arrêtait tout à coup pour regarder si les passants trouvaient cela drôle.

C'est un fou, se disaient les étrangers. Oui, répondaient ceux qui le connaissent, mais ce n'est pas un fou dangereux. Un ingénieur qui passait par là, sortit un instrument de sa poche, et, après l'avoir placé en dedans des genoux cagneux du héros, se releva en disant: Messieurs, j'ai rarement vu un homme dont les jambes offraient un

rayon de courbure aussi accentuée. Est-ce qu'il peut marcher comme cela? Oui, répondirent les assistants, il marche comme il parle et il parle très mal.

Le *Couloir* m'appelle *Toque-Scie*. Il n'y a que le *Couloir* pour trouver un mot aussi spirituel! Se sentant incapable de soutenir la lutte qu'il a provoquée il veut se venger. Si cela peut lui faire plaisir qu'il répète donc ce mot à satiété. Qu'il use cette niaiserie là comme il a usé les autres. Ça lui fera de la matière pour trois ans. Il ne ressemble nullement à Emile de Girardin qui avait une idée par jour. Le *Couloir* vole une idée tous les trois ans et il la répète. Le mot est de moi mais je lui en fais don. De tous les déshérités de la nature, les pauvres d'esprit sont ceux qui sont les plus dignes de pitié, et, pour ma part, j'ai toujours eu beaucoup de charité pour les idiots qui se mêlent de faire du journalisme.

Ce que le *Couloir* Berthelot raconte à propos de mes anecdotes est encore un rêve de son imagination détraquée. Je ne dirai pas cette fois s'il a rêvé juste ou faux. Cela n'intéresse pas le public. Seulement le *Couloir* n'a pas l'honneur de me connaître assez pour savoir si je raconte des anecdotes. Je ne hante pas les lieux qu'il fréquente pour s'amuser, et je suis bien certain que si je racontais des anecdotes ceux qui m'entendraient les raconter se respecteraient trop pour aller rendre compte au *Couloir* de ma manière de causer.

L'explication que nous avons donné des causes qui avaient soulevé la colère mal déguisée du *Couloir*, a suffi pour convaincre le public, mais avant même que notre article eût paru le *Vrai Couloir*, un maladroit qu'il est, est venu corroborer la vérité de nos assertions en essayant à les contredire.

Nous n'avons qu'un mot à ajouter: Si le *Vrai Couloir* n'avait pas l'intention d'exploiter le *Canard*, s'il était convaincu que la similitude entre les deux titres lui était dommageable, alors pourquoi usurpait-il le titre de ce journal et pourquoi refusait-il de changer le sien, lorsqu'un mois avant que de lui faire signifier le protêt qu'il a reçu, nous lui propositions de le faire? Pourquoi a-t-il attendu la signification du protêt? C'est évidemment parce qu'il savait bien que c'était nous qui souffrions du fait que le public ne faisait pas toujours la distinction entre les deux journaux. Quand au mérite légal de la cause, nous n'aurons pas, comme le *Vrai Couloir*, la prétention de nous constituer notre propre juge. Nous laisserons les tribunaux décider la question de droit.

Mariage Romantique.

Un mariage des plus romantiques s'est accompli dernièrement à Louisville, par lequel Benjamin Ferguson, graveur sur marbre, a été uni à Madame veuve Amelia Wagner. L'histoire de la cour et du mariage sont des plus singulières et montre quels sentiers étranges l'amour s'amuse parfois à battre. Il y a plusieurs mois le mari de Madame Wagner mourut et ses restes furent enterrés au cimetière de Cave Hill, dans la terre de la famille. La veuve inconsolable fit des visites quotidiennes

au tertre qui recouvrait le bien-aimé et pensa qu'il était convenable de l'embellir par un monument quelconque. Elle y ferait inscrire le nom du défunt et ré-citer ses vertus.

Elle se mit donc à chercher un graveur et engagea Ferguson, qui commença trois jours après le travail. Il commença le matin de bonne heure et la veuve vint faire dans le courard de la journée une tournée au cimetière pour voir le travail. Le graveur éprouva un vif intérêt pour la veuve, tout autant pour sa douceur que pour sa charmante et douce physionomie, et il crut de son devoir de la consoler et d'adoucir sa perte.

Il s'arrêta donc souvent entre les coups de son marteau, versa dans son âme attristée le baume de la consolation, lui fit comprendre qu'il y avait encore dans le livre de la vie une page brillante pour elle. Le soir ils étaient très intimes et la veuve se disait qu'il n'y avait pas de plus charmant homme que ce graveur-là. Lui, de son côté, se demandait s'il ne devait pas lui offrir une consolation plus substantielle que de sympathiques paroles, et la prenant par le côté faible, il lui proposa le lendemain, tout en taillant une lettre de l'inscription, de remplacer le défunt dans ses affections. La brave femme jugea que ce serait un excellent moyen de se reconstruire de son travail.

Il fut donc décidé séance tenante que le graveur comblerait le vide laissé par le défunt dans son cœur et trois jours après ils se mariaient tranquillement. L'inscription sur le monument n'est pas encore terminée; il reste encore les belles qualités du défunt à graver. Le nouveau mari est trop absorbé dans les douceurs de sa lune de miel pour y songer maintenant, et il sera intéressant de savoir si plus tard il en aura le courage.

La tenue de l'... n'est pas absolument irréprochable. Néanmoins P... doit aller dans le grand monde; il s'adresse à un dérotteur et le prie de cirer ses bottes,

Le dérotteur charge sa brosse de cirage, et, voyant passer le pouce du pied de son client, lui demande de l'air le plus naturel du monde:

— l'aut-il cirer l'ongle de monsieur?

Pensée d'un médecin pessimiste:

Quand on a la pierre, on ne vit pas des mois longs.

Hier, Mlle bébé ayant à réciter une fable, pour la fête de ses parents, répétait ainsi sa leçon:

Ober papa, obère maman,
L'ivrogne et sa femme.

A genoux dans le sable du jardin, Bébé exécute de grands travaux de terrassement. Dans son ardeur au travail, il vient d'ébrécher son rateau.

— Tu lui as cassé une dent, remarque la mère.

Bébé, gravement, examine, et, après réflexion:

— Elle repoussera, petite mère, quand le rateau aura sept ans.

On enverra gratuitement la table des chansons contenues dans LA MUSE POPULAIRE à tous ceux qui en feront la demande. S'adresser au bureau du *Canard*, 8, rue Ste Thérèse.